

«Cette salle était aussi somptueuse que tout celles que j'avais vu depuis mon entrée dans le palais, mais je n'y prêtais aucune attention car parmi les quelques personnes qui attendaient d'entrer dans la salle de bal se trouvait mon maître, Mazh Ulek Lom Lomina. Il me fit signe d'approcher puis, arrivée à côté de lui, il me considéra d'un oeil que je ne compris pas sur le moment et me questionna sur ma tenue. Je lui dis alors que je ne me sentais pas digne de porter une telle robe et qu'il me faudrait la mériter. En réponse, il me regarda avec des yeux remplis de tendresse, puis il se tourna vers la porte, et sans me regarder me dit ceci:

«Leër. Avant d'entrer, tu dois savoir quelque chose.» Il fit une pause, et dans ce temps de silence qui flottait entre nous je sentis une partie de l'appréhension qu'il m'avait dissimulée jusqu'ici. Ce qu'il allait me dire n'était pas qu'un simple conseil. C'était une mise en garde. «Cette réception va décider de ton avenir en tant qu'ambassadrice» reprit-il à voix basse. «Tous les membres du gouvernement de la Haute-Seigneurie seront attentifs à tes moindres faits et gestes. Chacune de tes paroles sera analysée. La moindre de tes erreurs te sera reprochée. Et parmi ces personnes, certaines tenteront de te briser. Elles te mettront au défi de prouver que tu es digne de te trouver parmi elles. Tu ne dois relâcher ta garde sous aucun prétexte. Es-tu prête à cela?»

L'espace d'un instant, je voulus me tourner vers lui, mais je m'en abstins. De l'autre côté, le faire aurait été une faute. Aussi gardai-je mon cou droit et lui répondit: «Si je suis ici, c'est parce que vous pensez que je peux l'être. C'est tout ce dont j'ai besoin pour savoir que je le suis.»

Il ne sourit pas, mais je sentis que j'avais touché la bonne corde. Il prit une longue, profonde respiration, et tout son être changea d'une manière qui, bien qu'elle ne m'était pas inconnue, me fit cette fois encore froid dans le dos. Mon maître, qui en privé était un homme bienveillant, toujours légèrement voûté, ses lèvres arquées en un sourire quasi permanent, sa peau légèrement rosée et ses mains souvent dissimulées dans ses poches ou derrière ses bras croisés, se redressa. Son visage devint plus gris, plus sévère. Ses bras tombèrent le long de ses hanches. Ses épaules se déployèrent. Ses jambes devinrent comme des piliers de marbre que rien n'aurait pu faire vaciller. L'aura de douce vieillesse avait complètement disparu de lui. Il était redevenu le militaire qu'il avait été jadis, un être conduit par l'honneur et les ordres de la Haute-Seigneurie.

Je n'aimais pas le voir ainsi. Durant ces moments, je n'avais pas l'impression que mon maître était encore humain. Il ressemblait plus à un pantin, un pantin qui aurait choisi de

retrouver les fils dont il avait réussi à se défaire et se les réimplanter dans le corps pour que cette scène l'accepte. Je suis certaine que ça lui faisait mal. Pas physiquement mais... mentalement. Sur le coup, cela ne se voyait pas, mais dans les jours qui suivaient, il était très souvent morose, desséché, comme si d'être cette personne avait drainé jusqu'à la plus infime partie de lui-même et qu'il devait partir à sa recherche pour se souvenir de qui il était vraiment.

Je ne pouvais rien dire. Non pas parce que j'étais son apprentie. Je ne pouvais rien dire parce que je savais qu'il n'avait pas d'alternative. Dans cette salle qui se trouvait de l'autre côté de cette porte immense et nacrée sur laquelle avaient été sculptées à même l'ivoire des scènes de rencontres cordiales par dizaines, un jeu à la mécanique finement orchestrée était en train d'avoir lieu, et quiconque y pénétrait *devait* agir selon les règles, des règles intransigeantes aussi anciennes que les fondations du palais elles-mêmes dont le moindre manquement, la plus infime infraction aurait des conséquences catastrophiques pour celui ou celle qui l'aurait perpétrée. Mon maître connaissait les règles. Il devait les respecter.

«Mais je n'avais jamais mis les pieds dans cette arène, et je commis une erreur qui aurait pu réduire à néant tous mes efforts pour devenir ambassadrice et mettre à bas jusqu'à la carrière de mon maître. Heureusement pour moi, l'ignorance que l'on m'attribua alors me fut bénéfique. Pour deux raisons.

- Lesquelles!? Lesquelles!? Lesquelles!?» crièrent en coeur les deux soeurs qui, chacune sur les genoux d'une des femmes qui les accompagnaient, aurait sauté de table en table pour s'agglutiner à Leër si cela leur avait permis de satisfaire leur impatience.

«J'y viens, j'y viens», répondit Leër tout en saisissant son pot de bière pour s'humecter la bouche et la gorge. «Je vais passer sur certains points de la soirée, autant parce qu'ils ne sont pas vraiment intéressants pour l'histoire que parce que je vois que le temps passe et que, si je continue ainsi, le soleil sera depuis longtemps réapparu avant que j'aie commencé à vous raconter l'histoire d'Odia.

Durant cette soirée, mon maître me présenta à de nombreuses personnes haut placées dans la hiérarchie de notre Royaume, et bien que j'essayai d'être pleinement attentive à tout ce qui était dit et de répondre à toutes les questions qui m'étaient posées, mes yeux ne cessaient de fouiller la salle à la recherche d'Odia. Je voulais la voir, la rencontrer, lui parler, mais je ne parvenais pas à saisir la moindre trace de sa présence, à tel point qu'environ une heure après notre arrivée, à mon maître et moi, je commençai à perdre espoir.

C'est alors qu'un petit homme sec au nez de rapace et au regard sombre, vêtu d'un

pourpoint bouffant et vert piqueté de fils qui avaient pour but, bien qu'il n'y parvenaient pas, à se faire passer pour de l'or s'approcha de mon maître. Dès qu'il posa son regard sur moi, je sentis que je n'aimerais pas cet homme. Il était... malsain. J'appris plus tard qu'il avait été démis de ses fonctions pour une histoire de corruption et de tentative de voie de fait, ce qui ne fit que confirmer ce que j'avais alors ressenti pour lui. Cependant, à ce moment-là, la seule chose que j'avais contre lui était impression lourde, presque suffocante, d'un personnage qui, au contraire de mon maître qui ne semblait pouvoir supporter l'environnement dans lequel nous nous trouvions qu'au prix d'une contrition de sa personne, semblait être dans l'environnement qui lui seyait le mieux. Cet homme, donc, qui se présenta à moi sous le nom de Estar Aflin Tlili et comme la personne la plus essentielle du cabinet de Dolmin Hof Taeg Oren, ministre de l'agriculture, me tendit une main frêle et osseuse que je ne pus refuser de serrer malgré l'antipathie qu'il m'inspirait. Et alors qu'il la serrait, alors que je pouvais sentir ses doigts s'infiltrer le long des miens, alors que je pouvais sentir l'humidité de sa peau se répandre sur la mienne, alors que je pouvais entendre le poids de son pouls frapper contre le mien, ce dernier se tourna vers mon maître:

«Cher Mazh Ulek, je ne savais pas qu'il était possible d'amener une paysanne qui, bien que délicieuse, n'a clairement pas sa place parmi la haute société.»

Dès qu'il eût dit ces mots, quelques personnes qui se trouvaient autour de nous et qui n'avaient pas semblé le moins du monde nous écouter se tournèrent vers nous et se mirent à rire doucement, une main devant leur bouche pour dissimuler leur émotion, au grand plaisir de Tlili qui les regardait à tour de rôle, jouissant d'être ainsi l'origine de leur plaisir tandis que moi, prise au milieu de cette arène dans laquelle j'étais l'attraction involontaire, la main de cet... être toujours agrippée à la mienne, je sentais mon cœur s'accélérer. Le monde devenait plus clair. Éblouissant. Irradiant. La colère grandissait en moi. Une rage presque irrépessible. Un mur immense qui grandissait encore et encore! Et dans ma tête, je ne me disais qu'une chose. Une seule chose: «Respire, Leër. Respire. Manque un seul souffle et tout s'effondrera. Respire...»

«Il est vrai», ajouta une de ces personnes qui venaient de nous rejoindre, une femme immense à la chevelure lourde et noire comme de l'ébène dont une seule de ses monumentales mains aurait pu enserrer ma tête en entier «que cette petite ne semble pas vraiment être là où elle le devrait. Ne serait-il pas mieux pour elle d'aller aider les servants en cuisine?

- Dems et Seurs» finit enfin par dire mon maître alors que la tension avait

quasiment érodée ma patience, «cette *petite* est mon apprentie. Il est vrai que sa tenue n'est pas la plus appropriée pour la circonstance, mais son apparence est inversement proportionnelle à ses qualités de future ambassadrice.»

À ces paroles, Tlili lâcha enfin ma main. Autour de nous, l'ambiance avait changé. En l'espace de quelques mots, mon maître avait modifié la balance des pouvoirs. Je n'étais plus la petite insignifiante dont il était possible de se moquer sans conséquence. J'étais la future dépositaire des intérêts de la Haute-Seigneurie, et par extension des leurs. Et si mon maître n'avait pas exagéré sur mes qualités, mon rôle ne serait pas limité à une petite ville de province. J'étais devenue un investissement.

«Jeune Dem», dit immédiatement celle qui venait de parler, «votre tenue n'est pas celle qui devrait être attendue chez une personne de votre qualité. Vous êtes ici en présence de ceux que vous serez amenée à représenter. Vous devriez faire plus attention à vos toilettes dans l'avenir. Cela éviterait les confusions.»

Bien entendu que cette personne n'allait pas s'excuser, me dis-je. Présenter ses excuses dans ce monde était mettre en valeur une faiblesse qui serait reprochée plus tard. La faute devait venir de moi. C'était la seule conclusion possible.

«Je vous suis grée» lui répondis-je tout en m'inclinant légèrement à son encontre «de votre conseil, ma Dem. Croyez bien que le conserverai précieusement.

- Très bien. Vous êtes une apprentie après tout. Il est normal que vous commettiez encore quelques petites erreurs dans le protocole» ajouta-t-elle afin d'assurer encore plus sa domination sur moi. «Ainsi, vous seriez aussi douée que Lom Lomina le laisserait entendre...

- Je ne peux rien dire sur ce sujet», dis-je en retour. «Je ne suis qu'une humble apprentie, comme vous l'avez très justement souligné. Mon seul espoir est de pouvoir lui faire honneur.

- Dans ce cas» lança Tlili dont le visage manifestait une réelle frustration à s'être vu retirée l'attention du groupe, «quoi de mieux que de répondre à quelques questions afin que nous puissions déterminer nous-mêmes ces qualités tant vantées par votre maître? Si bien entendu vous êtes d'accord, cher Seur Lom Lomina» finit-il en se tournant vers mon maître afin de recevoir la confirmation qui ne pouvait lui être refusée.

Mon maître se déplaça légèrement vers moi et posa sa main sur mon épaule. Au travers de ce geste, je sentis la tension qui l'animait. Le moment contre lequel il m'avait mise en garde venait d'arriver. Autour de nous, je pouvais sentir que les conversations s'étaient faites

légèrement plus discrètes, que des oreilles s'étaient tournées de quelques degrés dans ma direction. Nous étions sept à nous faire face mais autour de nous près d'une quinzaine de personnes nous épiaient en silence, attendant derrière leurs manières légères et leurs gestes lointains de pouvoir juger ce qui allait être dit et, de là, de décider si j'étais véritablement digne de pouvoir un jour briguer ce titre sur lequel j'avais misé ma vie entière.

«Bien entendu, cher Tlili. Faites donc», dit mon maître sur un ton enjoué. «Je suis certain que vous ne serez pas déçu.

- J'ai justement en tête une situation quelque peu... problématique», commença Tlili d'une voix légèrement plus forte qu'auparavant afin que même celles et ceux qui ne nous faisaient pas face puissent entendre ce qu'il me présentait. «Voyez-vous, il est de ma responsabilité d'analyser les clauses de certains échanges agricoles que notre Royaume entretient avec le Royaume Matapi. Or, il est venu à ma connaissance que nos... *alliés* entretiennent certaines coutumes particulièrement immorales, comme celle de faire se battre à mort les membres d'une même portée afin de ne conserver que les plus forts d'entre eux. Au vu de telles pratiques, je ne peux, en mon âme et conscience» continua-t-il d'une voix qui se voulait pleine de pitié «approuver que nous continuions à procéder à des échanges avec ces bêtes. Qu'en pensez-vous, jeune apprentie? Pensez-vous que nous devrions continuer de leur fournir des ressources agricoles alors qu'ils s'adonnent à de telles horreurs?»

Pendant quelques instants, je sentis un sentiment de révolte grandir en moi. Une telle pratique était foncièrement barbare, pour ne pas dire sauvage. Qu'un peuple pratique ce genre de choses à notre époque était bien entendu absolument inadmissible et devait être sanctionné. Je n'étais d'ailleurs pas la seule à ressentir cela. Les mots de Tlili avaient provoqué le même type de réaction auprès des personnes qui nous écoutaient: des visages plus rouges ou aux cernes plus marqués, des poings serrés, un halo rosé dans la sclérotique et au niveau des paupières, autant de traces d'émotions fortes qui parcouraient tout le groupe et qui ne pouvaient impliquer qu'une seule réponse, celle que tous ceux autour de nous voudraient entendre et qui satisfieraient les émotions qui faisaient trembler leurs sangs, car face à une telle violence ne pouvait être appliquée qu'une violence opposée. C'était dans la logique des choses.

Mais ce n'était pas ainsi que mes professeurs m'avait éduquée. Depuis les débuts de mon apprentissage, chacun d'entre eux avait mis un point d'honneur à nous inculquer une règle essentielle: celle de ne pas nous laisser submerger par nos émotions, de prendre le problème depuis une position d'observateur et non d'acteur afin de rassembler les informations,

de les comparer avec ce qui est su, connu, pour ensuite en déterminer le degré de probabilité afin de fournir la réponse la plus adéquate non selon ce qui a été dit, mais selon le vrai.

Je pris deux courtes respirations puis une autre, plus longue afin de retrouver mon calme. Ce que venait de présenter Tlili était horrible, bien entendu, mais cela ne me menaçait pas personnellement. Je devais réfléchir sur le problème la tête froide, car c'est autant sur cela que sur la qualité de ma réponse que les personnes autour de nous, accrochés à leurs verres d'alcool exotique autant qu'à leurs intérêts, me jugeraient.

Quelque chose dans ce qu'avait dit Tlili me dérangeait: faire s'entre-tuer des jeunes frères était une pratique particulièrement graphique. Pourquoi, alors, était-ce la première fois que cette information me parvenait? J'avais eu des cours approfondis sur la culture des Cinq Royaumes, et jamais aucun de mes professeurs n'avait pris la peine de nous exposer cette coutume. Pourtant, ils ne s'étaient pas privés de nous conter quelques faits suffisamment forts pour nous donner la nausée. Durant un cours sur les rites funéraires, notre professeur nous avait expliqué que les Ytsh't conservent les corps de certains de leurs morts dans des cryptes particulières au toit de cristal exposé au soleil pour y être cuits en prévision d'une cérémonie durant laquelle ces corps y sont consommés par le peuple tout entier. Pour les Ytsh't, c'est un rituel sacré qui manifeste ce qu'ils appellent le Cycle, le lien qui unit toutes choses. L'idée même de manger un mort est un blasphème dans tous les autres Royaumes, mais pas pour eux. Pour eux, c'est exactement le contraire. Ceux qui sont ainsi consommés donnent leur accord avant leur décès, et se sentent honorés d'avoir été ainsi choisis.

- C'est vrai ce que tu racontes là» questionna une petite femme aux yeux de biche et au teint devenu olivâtre par ce qu'elle venait d'entendre. Elle semblait attendre désespérément que Leër lui affirme que ce qu'elle venait de raconter était faux pour ne pas vomir. Les larmes étaient à deux doigts de glisser de ses yeux à cause de l'effort qu'elle faisait contre son propre estomac. Elle n'était pas la seule, loin s'en faut. Leër pouvait voir une réaction quasiment similaire chez d'autres personnes, mais cette jeune femme était la seule qui semblait sur le point de succomber au dégoût.

«C'est la pure vérité. Cette pratique a même un nom particulier, mais je n'ai jamais réussi à bien le prononcer car il provient de la langue sacrée des Ytsh't. Pourtant, je te l'assure: c'est un fait. Si tu vas un jour à Odoril, ou même à Dasseran, tu pourras le vérifier par toi-même. Certaines de leurs bibliothèques possèdent cette information.»

La jeune femme s'empressa alors de sortir de la taverne, bousculant toutes les

personnes présentes sur son passage, butant contre des tables et des chaises, et il s'en fallut de peu qu'elle ne franchisse la porte qu'après l'échéance fatale. Elle y parvint cependant, sous les regards lointains du reste de la salle qui évitaient de trop l'observer, de peur d'être happés par ses vomissements.

«Bref» reprit Leër tout en guettant du coin de l'oeil la porte et la jeune femme dont elle pouvait apercevoir le bas du corps, ses hanches à angle droit avec son buste «si je savais cela, pourquoi est-ce que je n'avais jamais été mise au courant de cette pratique chez les Matapis? J'aurais dû le savoir. Et puisque ce n'était pas le cas, c'est que cette pratique n'existait pas, ou qu'elle avait été déformée par les répétitions successives. Quoi qu'il en soit, j'avais été mise face à une erreur qu'il me fallait trouver et corriger, et j'allais le faire avec un très grand plaisir.

Je me mis à comparer les informations que Tlili avait évoquées et mon propre savoir sur la culture Matapis et découvrit ce qui me semblait être l'origine du problème:

«Seur Tlili» lui répondis-je en prenant le plus grand soin d'utiliser le ton de voix le plus humble possible afin qu'il ne considère pas ma réponse comme une attaque personnelle, «pourrais-je savoir d'où provient cette information, je vous prie?

- Je ne vois pas en quoi cela a de l'importance» me rétorqua Tlili avec un certain amusement. Il semblait beaucoup apprécier le fait d'avoir autant de personnes importantes profiter d'une attraction dont il avait été l'instigateur.

«Ne vous méprenez pas, je ne souhaite pas savoir qui vous a dit cela, mais si cette information vous a été transmise par des voies officielles.

- Pas officielles, non. C'est un fait qui m'est parvenu par mon propre réseau d'informations.»

Mon propre réseau d'informations. Ces mots étaient une autre manière de mettre en avant ses ressources personnelles, afin que les auditeurs sachent qu'il disposait de ses propres méthodes de renseignement.

«Je vous demande ceci car aucune pratique de ce genre ne m'a jamais été présentée. Si vous aviez pu m'affirmer que cette information était d'origine officielle, je vous aurais proposé de voir avec Seur Taeg Oren, notre ministre de l'agriculture pour lequel vous travaillez, sur le type d'action à entreprendre. Cependant, puisque ce n'est pas le cas, je vous conseillerais tout d'abord d'en établir la véracité. Il serait fâcheux qu'une décision soit prise sur la base d'informations erronées.»

Je gardai le silence quelques instants afin de vérifier la réception de ce que je venais de dire. Je n'osai me tourner vers mon maître au cas où j'aurais commis une erreur, aussi regardai-je les personnes qui formaient notre cercle de conversation. Je pus ainsi voir que mes propos avaient été considérés comme suffisamment bons pour que des hochements de tête viennent le soutenir. Toutefois, Tlili ne semblait pas être satisfait: son expression était redevenue identique à celle qu'il avait affichée avant qu'il ne me lance son défi, un mélange de dédain et de volonté de puissance envers moi. Il voulait montrer sa supériorité, montrer qu'il était digne de faire partie de ce monde, je pouvais le sentir. Il n'était pas question de me tester. Il n'avait jamais été question de cela. Il voulait qu'on le voit, lui, ce petit être qui me méprisait alors que c'était lui qui devait l'être, et à cause de cela, je commis ma plus grosse erreur de la soirée.

«Si je puis me permettre de rajouter quelque chose» repris-je sans même tenter de dissimuler par un quelconque artifice les émotions qui m'animaient, «il me semble que vous ne devriez pas énoncer ce genre de calomnie en public.»

Cette fois, le silence ne fut plus simplement simulé. Autour de nous, les gestes furent suspendus et les regards fusèrent sur Tlili et moi-même.

«Je vous demande pardon?» Tlili non plus ne prenait plus la peine de masquer ses émotions. Ses yeux grands ouverts exprimaient une surprise hargneuse. Ses sourcils étaient arqués par la stupeur. Son menton s'était relevé et pointait désormais presque directement vers moi. Son plexus solaire était bombé comme pour donner l'impression d'être plus large. Si nous ne nous étions pas trouvés à une réception et entourés de nombreuses personnes, je suis persuadée qu'il m'aurait saisie au col en prononçant ses paroles.

«La pratique, très certainement fautive selon mon opinion, sur laquelle vous m'avez interrogée ressemble étrangement à une autre pratique, celle-ci tout à fait officielle, dont mon professeur de politique, Seur Im Sanek, nous a expliqué les structures. Il existe, chez les Matapis, une clause dans leur traitement des condamnations qui permet à un Matapi de pouvoir lui-même mettre à mort un membre de sa fratrie qui aurait été reconnu coupable d'un crime majeur afin de pouvoir laver l'honneur que l'acte a jeté sur la troupe. Vous n'êtes pas sans savoir que l'honneur est une vertu cardinale de leur culture, héritée du système timocratique sur lequel est fondé leur régime politique et familial. Agir ainsi permet de laver l'honneur de la troupe tout entière et de réhabiliter tous ses membres dans le processus social duquel ils seraient potentiellement exclus, surtout si le crime en question n'a pas été signalé ou que le criminel n'a pas été arrêté par sa troupe. Il ne s'agit donc techniquement pas d'un fratricide, puisque dans

l'acte lui-même, celui qui exécute agit principalement au nom de leur système judiciaire, et encore moins d'une culture du fratricide, puisqu'il n'est accompli que sous le coup de la loi criminelle.»

Ce ne fut qu'une fois que j'eus terminé mon argumentation que je remarquai que certaines personnes présentes dans mon public improvisé me considérait d'un oeil que je n'avais pas anticipé. En eux, il n'y avait plus cette considération latente de mes capacités de future ambassadrice mais une sorte de crainte diffuse, comme on pourrait avoir pour un animal domestiqué qui montrerait des signes de sa sauvagerie passée. Elles me voyaient comme une menace.

«Mais pourquoi ils te regardaient comme ça» demanda un jeune homme, plutôt beau garçon aux longs cheveux blonds attachés en queue de cheval derrière son dos et aux regard bleu dans lequel brillait les éclats de l'alcool.

«Parce que, comme mon maître me le reprocha par la suite, j'étais allée au-delà de ce que le protocole impliquait. En tant qu'ambassadrice, mon devoir est de toujours manifester le plus profond respect pour le gouvernement de la Haute-Seigneurie. Je ne dois, en aucun cas, manifester ou exprimer la moindre antipathie envers ce que notre gouvernement et nos dirigeants disent ou font. Lorsque je suis ambassadrice, Leër n'existe pas. Je suis un intermédiaire, leur voix et leurs oreilles. Lors de ma réponse à Tlili, j'avais ouvertement contesté la validité de son propos. Pire encore, j'avais d'une certaine manière prouvé qu'il n'était pas digne de son poste en remettant en question sa capacité à pouvoir traiter les informations qu'il possédait de manière adéquate. Heureusement pour moi, mon maître s'empressa de justifier mes paroles comme étant influencées par le contexte scolaire dans lequel j'étais encore totalement immergée. De plus, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, Tlili fut par la suite démis de ses fonctions pour des pratiques malhonnêtes, ce qui fit rapidement oublier cette altercation. Personne ne voudrait rappeler qu'il a été en contact avec un tel individu, et heureusement pour moi. Mais à ce moment-là, tout cela était encore loin. Ainsi, mon maître, après avoir présenté ses excuses pour ma conduite et l'avoir justifiée, s'est empressé de détourner la conversation, et Tlili, de moi, et me demanda d'un regard de faire profil bas pour le reste de la soirée, ce que je fis, à moitié à contrecœur et à moitié avec plaisir. Je savais que j'étais allée trop loin dans ma réponse, et que j'en subirais peut-être les conséquences. Mais, d'un autre côté, je ne regrettais pas un seul instant d'avoir remis à sa place ce petit homme suffisant. Je savais que mon intuition à son propos était bonne, et qu'il n'avait agi que pour se mettre en avant en me ridiculisant.

Ainsi, afin de pouvoir me soustraire aux regards, comme mon maître me l'avait demandé, je décidai de me rendre sur un des balcons qui surplombait la ville. Loin des grands dirigeants du Royaume, j'étais presque assurée de ne déranger personne. Je m'approchai donc de la rambarde et m'accoudai à elle, autant par lassitude que par dépit. Bien entendu, je savais que j'étais allée trop loin; j'avais rompu un des codes de la bienséance en mettant en lumière la potentialité d'une erreur potentiellement commise par un individu qui se trouvait au-dessus de moi dans la structure sociale de la Haute-Seigneurie, mais la seule raison pour laquelle c'était le cas était parce que les codes suivis par ce groupe l'impliquaient. En soi, je n'avais fait que dire ce que je pensais être la vérité selon ce que mes professeurs m'avaient appris, et à cause de cela, mon maître avait été obligé de présenter ses excuses pour mon comportement? Je me sentis perdue, déboussolée, tiraillée entre deux réalités, entre dire ce qui me semblait être vrai et me taire pour correspondre à ce que le monde attendait d'une personne comme moi. Est-ce que ce que je venais de vivre allait être la base de mon avenir? Allais-je être condamnée à devoir cacher la vérité, à mentir dans le seul but de flatter, à devoir courber l'échine et à suivre la paroles de personnes qui pouvaient colporter le faux sans jamais m'y opposer tout simplement parce que c'était ainsi que ces personnes voulaient que j'agisse?

Je me mis alors à rire. À rire vraiment, pleinement, honnêtement, de moi-même. Tout ce sur quoi j'étais en train de pester m'était connu depuis des années. Je savais tout ça. Je savais que le monde était ainsi. C'était l'une des premières choses qu'on m'avait apprises lors de mon apprentissage. Et moi, innocente, sûre de moi, tout inconsciente que j'étais, je compris que dans un recoin de mon crâne, je m'étais toujours dit que ces règles ne s'appliqueraient pas à moi, que je serais celle qui les briserait, que mon talent et mon intelligence me permettraient de pouvoir passer outre et qu'on m'applaudirait pour cela.

Il n'avait fallu que quelques minutes, une question bénigne posée par un petit fonctionnaire presque insignifiant pour me prouver que j'avais eu tort de penser ainsi, que j'allais être celle qui plierait ou que l'on ferait plier avant que quoi que ce soit ne change.

Je cessai de rire et me mis à regarder la ville qui s'étendait sous le palais, le menton collé sur mes poignets. Je pouvais voir l'agitation qui dominait les rues, la rumeur diffuse que provoquaient les cris, les rires, les sons des instruments par centaines qui faisaient danser le peuple. Tout le monde semblait profiter de la soirée, exceptée moi. Pendant que tout le monde fêtait l'anniversaire de cette immense victoire, je dépérissais dans la défaite que le monde m'avait infligée. J'avais envie de rentrer chez moi, de me blottir dans mon lit, de fermer les

yeux et d'oublier le contact de la main de Tlili dans la mienne, d'oublier les regards des nobles posés sur moi et du son de la voix de mon maître qui s'excusait à ma place pour avoir montré que je savais. Je voulais juste m'éteindre.

«J'aime beaucoup cet endroit» me dit une voix à côté de moi; une petite voix un peu grinçante, un peu tremblante, une voix sans autorité qui semblait mal placée dans ce lieu. «Je n'ai jamais compris pourquoi personne ne vient jamais ici. La vue est magnifique, pourtant. J'imagine que c'est parce que pour la plupart d'entre eux, regarder le peuple n'est pas aussi important que d'essayer de se faire regarder.»

Je penchai la tête vers l'origine de ces mots, curieuse de découvrir qui avait bien pu les dire, et découvrit une petite femme aux cheveux veinés de gris, légèrement ondulés sans être bouclés, au petit nez tranchant, au corps menu pris dans une robe qui semblait presque peser aussi lourd qu'elle et qui avait pris la même posture que moi pour regarder exactement la même chose que moi. À son doigt brillait un anneau d'une couleur que je ne parvins pas à identifier avec certitude. En l'apparence, il semblait être fait d'un or jaune relativement commun aux alliances et autres ornements du même genre, mais il suffisait que la lumière soit différente, que l'angle avec lequel elle frappait le bijou soit un peu plus aiguë ou obtus, et l'illusion de sa couleur se révélait dans toute sa malhonnêteté, oscillant d'un rose pâle et serein à un orange presque sanguin à côté duquel le plumage de certains oiseaux exotiques auraient eu piètre allure.

«À chaque fois, je me pose les mêmes questions: est-ce qu'ils peuvent nous voir depuis les rues? Est-ce que ça les intéresse même de regarder vers le palais? Est-ce qu'ils pensent qu'on s'amuse plus qu'eux? Si jamais ils pouvaient savoir à quel point ces réceptions sont ennuyantes, est-ce qu'ils se sentiraient mieux, ou est-ce qu'ils auraient pitié de nous?»

Elle tourna son visage vers le mien, et même ainsi, alors qu'elle se tenait à moins d'un mètre de moi, je ne compris pas qui j'avais en face de moi.

«J'aime beaucoup ta robe. Elle doit être bien plus confortable que cette espèce de cage de tissu et de cuir qui m'enrubanne. Je n'ai malheureusement pas le choix, et si tu deviens ambassadrice, tu ne l'auras bientôt plus non plus. D'ailleurs, de toi à moi, j'ai beaucoup aimé la réponse que tu as donnée à ce malotru de Tlili. C'est un petit parvenu sans talent. Tu ne lui as donné que ce qu'il méritait.

- Excusez-moi, mais... est-ce que je vous connais» lui demandai-je, incapable de pouvoir faire ce lien qui aurait dû être aussi clair que le jour.

Elle me regarda avec des yeux immenses et se mit immédiatement à rire comme

jamais je n'avais entendu rire quelqu'un depuis mon arrivée à Odoril. Elle rit si fort que mon amour-propre en prit un coup, et c'est ce coup qui fit éclater la réalité en moi. J'étais en face d'Odia et je ne l'avais même pas remarqué. Elle était là, à s'essuyer les yeux des larmes que son rire avait provoquées, et moi je la regardais comme si c'était la première humaine que je voyais de ma vie.

«Ah, merci. Ça fait des dizaines d'années que je n'avais pas entendu quelqu'un me poser cette question avec une telle sincérité. Je t'aime bien, Leër. Tu n'es pas comme les autres.»

Mon visage dût exploser de gêne car Odia se remit immédiatement à rire, un rire si frais, si vrai qu'il m'entraîna avec lui, et toutes deux nous nous mîmes à rire sans pouvoir nous arrêter, nos jambes nous amenant de plus en plus proches du sol jusqu'à ce que nous soyons toutes les deux fesses contre terre à ne pouvoir rien faire d'autre que de nous regarder et de rire.

Cela dura... je ne sais pas... trois, cinq, peut-être dix minutes. Personne ne vint jamais nous voir. Personne ne se déplaça pour savoir qui riait et pourquoi. Il n'y avait que nous deux, juste nous deux, et c'était parfait ainsi.

Puis Odia parvint à trouver assez de force pour contrôler le hoquet qui était né en elle d'avoir trop ri, éventra ses joues devenues brûlantes avec sa propre main et me remercia.

«Pourquoi donc» lui demandai-je en retour.

«Parce que cela faisait des années que je n'avais pas ri d'aussi bon coeur, et encore plus longtemps que je n'avais pas ri autant. Tu n'es pas comme les autres. Je m'en doutais un peu à la manière dont Mazh t'a présentée. Tu viens de me le confirmer. Est-ce que... est-ce que ça va?»

Je ne compris pas immédiatement pourquoi elle me posait cette question, et puis je sentis des larmes me tomber sur les mains. J'étais de nouveau en train de pleurer, mais pas de rire comme moins de trois minutes auparavant. Je pleurai de joie. Odia, mon héroïne, mon modèle, mon symbole, venait de me faire un des plus grands compliments qu'ont m'ait jamais fait. Je lui expliquai ma réaction et en retour elle me prit la main avec gentillesse:

«Leër, j'espère que tu pardonneras la brusquerie d'une vieille femme perchée depuis trop longtemps loin du monde, mais j'aimerais te revoir. Je sens que nous pourrions devenir amies, toi et moi.»

Ni une, ni deux, je lui répondis immédiatement que rien ne me ferait plus plaisir que de la revoir, ce à quoi elle réagit en me serrant un peu plus la main, puis en ajoutant: «Je

vais prévenir les membres de la garde du palais. Tu auras l'autorisation de venir quand tu le souhaites, mais il serait quand même mieux que tu me fasses parvenir un message la veille de ta venue afin que je puisse tout préparer. Et...» ajouta-t-elle sur un ton plus craintif, emprunt de nombreuses années de déception «j'aimerais que tu gardes notre relation relativement secrète. Ton maître peut le savoir, bien entendu, mais j'aimerais que tu ne profites pas de notre situation pour te mettre en avant auprès d'autres personnes...»

Je lui répondis immédiatement que jamais je n'aurais même penser à faire cela, mais je sentis que ma réponse, bien qu'elle l'acceptât comme étant la vérité, ne la confortait pas entièrement. Plus tard, elle m'expliqua pourquoi. C'est une histoire que je ne développerai pas, mais pour faire simple, la renommée d'Odia joua très souvent contre elle. Elle fut déçue à de nombreuses reprises, par toutes sortes de personnes.

Après que je lui eus assuré que je conserverais le secret de nos rencontres prochaines, Odia se releva et me tendit la main afin de m'aider à en faire de même. Toutes deux debout, Odia épousseta sa robe et entreprit de remettre un semblant d'ordre dans sa chevelure. Quant à moi, j'étais encore sous le choc de la scène que je venais de vivre pour faire autre chose que de la regarder. En moins d'une petite minute, elle était de nouveau aussi présentable qu'elle l'avait été au début de notre conversation. Elle me fit face, s'inclina exactement comme on m'avait appris à le faire lorsque je me trouvais en présence de membres de la haute société, et se dirigea à pas menus vers l'immense porte-fenêtre qui donnait vers la salle dans laquelle la réception continuait d'avoir lieu. Rien de ce que je venais de vivre n'en avait perturbé le cours. Les mêmes voix pouvaient être entendues, le même bruit de verre qui s'entrechoquent, les mêmes rires contenus, rien n'avait changé. Seule ma vie était différente. D'un seul coup, je n'avais plus envie de me pelotonner dans mon lit. Je n'avais plus envie de disparaître. Je voulais que la nuit s'efface et que le jour de ma prochaine rencontre avec Odia soit déjà là. Je voulais qu'elle soit de nouveau devant moi, qu'elle me parle, qu'elle me raconte sa vie, ses joies et ses espoirs, et je voulais pouvoir lui répondre, lui montrer ce que je voulais accomplir de mon avenir et tant d'autres choses.

L'avenir était redevenu plein de possibilités.